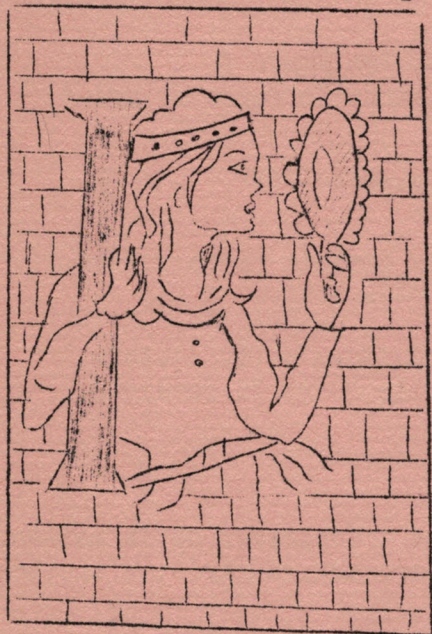


Une belle Légende du Pays de MAURON ...



"30 JOURS" ne peut pas toujours traiter des sujets austères.

Ce premier Numéro de Printemps vous conte une vieille légende... Une légende peu connue.

Elle se situe au Plessis, sur les bords du "DOUEFF".

Il y avait là un moulin. Ses ruines existent encore.

Mon grand-père, Augustin THEBAULT, y fut meunier.

Mon père, Léon THEBAULT, y naquit...

... Mais la légende est évidemment, beaucoup plus ancienne.

Ceci se passait au temps où Judicaël était roi de Domnonée.

Henri THEBAULT.

LA BELLE PARESSEUSE ...

OU LA FILLE DU MEUNIER DU "PLESSIS".

Il y avait une fois un moulin sur le DOUEFF (le moulin du Plessis - et le meunier qui y vivait, faisait de bonnes affaires, et aurait été très heureux si sa fille ne s'était pas montrée aussi paresseuse.

Elle était très belle et passait toutes ses journées à se regarder dans un miroir et à essayer des coiffures et des ajustements. Quand on lui demandait d'aller panser les moutons ou les porcs, d'aller traire les chèvres, de donner du grain aux poules, elle refusait, sous prétexte qu'elle craignait de se salir.

Jamais, elle ne mettait la main à la cuisine.

Jamais, elle n'aidait à jardiner. Elle ne filait pas avec sa mère au coin du feu, durant des longues veillées. Elle ne voulait toucher ni au lin, ni au chanvre, ni à la laine car, affirmait-elle, cela lui abîmait les doigts.

Quant à la lessive, elle avait décidé une bonne fois pour toutes de ne jamais s'en occuper. Le meunier et sa femme, qui eussent été très fiers de leur fille, en éprouvait parfois un profond chagrin. Des disputes éclataient chaque jour, mais la belle paresseuse avait toujours le dernier mot.

.../...

- Comment feras-tu quand tu seras mariée ? demandait sa mère.
- J'aurais des servantes.
- Mais un homme de notre condition ne pourra te les payer ?
Tant vaut la femme, tant vaut la maison. Tu seras la ruine de celui qui te prendra.
- Je le choisirai assez riche pour me payer mes fantaisies,
rétorquait l'effrontée.

Excédé, le meunier entraînait dans de telles colères qu'il la battait comme plâtre. Elle criait grâce, pleurait, mais sans pour cela devenir plus active.

Un jour, après une correction assez rude, elle gémissait au bord de la rivière, lorsqu'un seigneur vint à passer par là. Elle était si belle qu'il la remarqua du haut de son cheval, s'approcha et demanda galement :

- Qu'avez-vous belle enfant ?

Elle courut vers le moulin sans lui répondre, se réfugia à l'intérieur de la maison. Le seigneur mit alors pied à terre, pénétra chez le meunier, qui, surpris, s'inclina profondément, le bonnet à la main.

- J'ai vu là une belle jeune fille en train de pleurer, dit le seigneur.
Qui est-elle ?
- Ma fille not-seigneur.
- Pourquoi était-elle si affligée ?

Le meunier hésita. Avouer la correction qu'il avait donnée pouvait lui coûter cher selon l'humeur du seigneur. Il eut une inspiration. :

- Not-Seigneur, ma fille pleure parce que sa mère et moi nous ne voulons pas la laisser travailler à son gré.
- Comment ?
- Elle se tuerait à la tâche, tant elle est vaillante.
- Quoi ?
- Oui, continua le meunier, qui se grisait de mensonges et y prenait du plaisir : elle a filé hier une pleine chambre de chanvre et elle voulait recommencer aujourd'hui. Sa mère et moi nous craignons de la voir tomber malade.
- Elle a filé dans sa journée, une pleine chambre de chanvre ?
- Oui Monseigneur, cela lui arrive souvent, fit l'éhonté meunier.
- Homme, ordonna le seigneur, appelle ta fille.

Le meunier obéit, et la belle Mathurine descendit de sa chambre haute - non sans avoir rangé ses cheveux, essuyé ses larmes et piqué une fleur à son corsage.

Le seigneur la regarda, et en fut ébloui.

- Maunier, dit-il d'un ton péremptoire, je l'emmène, et si elle est telle que tu me l'as dépeinte, j'en ferai mon épouse. Mais si elle dément tes paroles, elle finira ses jours dans un cachot et toi, tu sera pendu.

Mathurine, sans comprendre, stupéfaite, contemplait son père. Elle fut contrainte, sans autres explications, de monter en croupe, derrière le seigneur et dès que celui-ci se fut un peu éloigné, le meunier et sa femme versèrent des torrents de larmes...

- Nous ne la reverrons plus, gémissaient-ils, Nous avons perdu notre fille unique, nous finirons nos jours au bout d'une corde.

En cours de route, le seigneur se tourna vers la jeune fille.

- Ton père m'a assuré que tu étais si vaillante à l'ouvrage, que tu n'avais pas ta pareille dans tout le pays de Ploermel, S'il a dit vrai, tu deviendras ma femme, mais s'il a menti, un châtiment exemplaire vous frappera, toi et tes parents.

Mathurine se mit à trembler intérieurement, mais elle fit bonne contenance et murmura timidement, essayant d'amadouer ce seigneur si résolu :

- Je ferai tout ce que vous me commanderez.

Au bout de quelques heures de chevauchée, ils arrivèrent auprès d'un immense château, le château de COMPER, entouré de remparts. Au pied de ceux-ci commençait une forêt épaisse, profonde et sombre.

La jeune fille ne connaissait rien de cet endroit si éloigné de chez elle, et elle comprit qu'elle se trouvait à la merci de son ravisseur. Elle le trouvait très beau, mais il l'effrayait, tant sa voix se faisait dure, et ses yeux luisaient d'inquiétante façon.

Tandis qu'elle se laissait glisser de la monture, il appela des servantes et il la fit conduire dans un petit pavillon de la cour. On l'y installa, et le lendemain, matin, on lui apporta de la fenasse de chanvre de quoi remplir une chambre toute entière.

Le seigneur vint alors la voir et lui annonça :

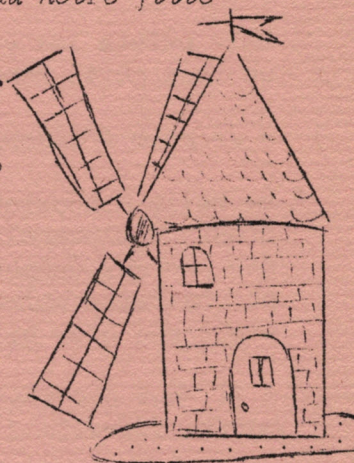
- Ton père m'a affirmé que tu étais capable de filer cela dans une seule journée. Je reviendrai demain, matin.

Les servantes disposèrent à boire et à manger sur une petite table auprès de Mathurine et se retirèrent en fermant la porte à clé.

Quelques instants se passèrent, la jeune fille se tordait les mains de désespoir devant ces amas d'étoffe emmêlée. Elle saisit les cardes, tenta de démêler et peigner la fenasse afin de l'enrouler sur sa quenouille.

Le peau fine de ses doigts s'écôrcha jusqu'au sang, et elle n'arrivait à rien de bon. Au bout de plusieurs heures d'efforts inutiles, elle pleura à gros sanglots

.../...



- Oh mon père ! que vous avez été cruel ! Oh que je maudis vos discours vaniteux ! Un sort affreux vous attend, ainsi que moi sans aucun doute.

Elle eut soudain un grand cri de révolte -

- N'y aura-t-il personne pour venir à mon secours ?

- Me voici, que me veux-tu ? demanda alors une voix toute fluette.

Elle baissa les yeux et vit sur le sol à côté d'elle, juché sur la fenasse, un tout petit homme qui lui arrivait à peine au mollet et qui lui dit :

- Je peux t'aider, j'en ai le pouvoir... Parle !

La belle Mathurine eut d'abord très peur de cette créature minuscule. Le lutin était très brun, avec des cheveux crépus, des boucles d'oreilles en or, et une barbe noire toute frisée. Son accoutrement était des plus bizarres.

- Il faut que tout ce chanvre soit filé avant demain matin, dit-elle d'une voix morne.

- Ce sera fait, dit le lutin, mais à une condition.

- Oh ! j'accepte tout d'avance dit Mathurine.

- Promets moi d'abord - Promets moi que tu me donneras ce que je te demanderai, à l'instant que je fixerai.

- Je promets tout ce que tu veux, à condition que tu me sortes de ce mauvais pas.

- Jures-le.

La jeune fille jura, et le petit homme fit un geste de la main en prononçant des mots cabalistiques. En un clin d'oeil tous les amas de chanvre furent filés, et tressés en beaux écheveaux bien réguliers. Alors le lutin disparut.

La jeune fille crut tout d'abord qu'elle rêvait, mais non, tout était bien réel. Alors elle s'installa à la petite table, but et mangea, puis brisée d'émotion, s'endormit la tête appuyée sur le chanvre.

Le lendemain matin, le seigneur vint à l'heure dite, et il poussa une exclamation d'étonnement. Tous vinrent voir le prodige et chacun s'émerveillait du savoir-faire et de la rapidité prodigieuse de cette belle jeune fille.



.../...

La journée fut accordée à Mathurine pour se reposer, mais au soir, les servantes apportèrent de nouveau une pleine chambre de lin. Le seigneur lui annonça sa visite pour le lendemain matin.

- Ce ne sera qu'un jeu pour toi de filer tout ce lin, et de le mettre en écheveaux, alors que tu n'as même pas les doigts écorchés par le chanvre.

Mathurine, une seule fois, eut une crise d'anxiété aussi grande que la première fois :

"Si le lutin ne reviens pas, se disait-elle, que ferais-je ?"

Elle se mit à l'appeler, à le supplier sur tous les tons, et de sa voix la plus enjôleuse, mais il n'apparut que vers le milieu de l'après-midi.

Et comme la première fois, il fit jurer Mathurine de lui accorder ce qu'il demanderait à l'heure choisie par lui.

Le seigneur fut de nouveau émerveillé de trouver le lin filé mis en pelotes. Il éprouvait en même temps une sorte de ravissement, comme s'il eût mis la main sur un trésor.

Mais comme il ressentait encore une méfiance inexplicable, il fit encore apporter toute une cargaison de laine, ordonnant à Mathurine d'agir comme les deux fois précédentes.

Tout se passa bien : et quand la laine reposa en pelotes bien régulières, le farfadet dit à Mathurine :

- Je reviendrai plus tard chercher ma récompense. Sois toujours prête à me la donner, car je ne t'avertirai pas.

Mathurine toute heureuse d'être tirée d'embarras, l'assura qu'elle s'en souviendrait. Elle éclata de rire, dès son départ.

Quand le seigneur vint, ce matin-là, il éprouva un tel contentement, qu'il parla de célébrer ses noces sans tarder.

Les préparatifs furent accélérés, et la cérémonie eut lieu quelques jours après, si belle, qu'on en parla dans tous les châteaux des environs. Il y eut un festin inoubliable, durant lequel Mathurine, d'une beauté à faire perdre la tête, présidait la table, en costume digne des fées. Les servantes les chambrières et jusqu'aux femmes des paysans, avaient travaillé jour et nuit à lui coudre et à lui broder des habits de brocart d'argent, rehaussés de dentelles et de fourrures précieuses.

Tandis que les desserts suivaient, les venaisons et les ^{que} vins coulaient dans les gobelets et les tasses d'or, le seigneur dit à sa nouvelle épouse :

- Et maintenant, que tu as donné le plus magnifique exemple d'habileté et de vaillance, tu ne travailleras plus. Je ne veux pas que tu te blesses les doigts.

.../...

Il lui baisa tendrement la main.
La belle paresseuse connut dès lors, l'existence dont elle avait toujours rêvé.

Ses journées s'écoulaient dans une oisiveté délicieuse. Ses femmes la peignaient la paraient, l'habillaient et lui servaient les mets les plus rares.

Elle se promenait nonchalante, au bras de son seigneur, ou bien elle écoutait étendue sur une couche moelleuse, faite de plusieurs lits de plumes - les chants et les complantes de son troubadour qui s'accompagnait tantôt sur sa viole tantôt sur son luth. Si elle se sentait morose, les bouffons faisaient mille tours, et racontaient de grosses farces pour la distraire. Parfois, elle allait à la chasse, sur une belle haquenée blanche. D'autres fois, elle recevait la visite des seigneurs et de dames et tous ensemble dansaient ou jouaient à des devinettes ou à des jeux innocents.

De temps en temps, Mathurine se rappelait le petit homme brun, mais son caractère indolent la poussait à chasser tous les tracas. Et peu à peu, elle oublia complètement le lutin.

Elle avait pensé à ses parents cependant - et son père avait éprouvé une stupefaction véritable en recevant par un messenger à cheval, une bourse pleine d'or.

Or, la belle Mathurine devint mère d'un ravissant bébé.

La première nuit, tandis que l'enfant dormait, la belle paresseuse se réveilla, un bruit léger l'avait tirée de son sommeil.

Elle ouvrit les yeux, et vit à la lueur de la veilleuse à huile, le petit homme brun, debout sur la courtepointe de son lit.

Il lui dit :

- As-tu pensé à moi ?
- Pas souvent, fit Mathurine avec franchise.
- Te rappelles-tu ta promesse ?
- Oui, dit Mathurine et elle commença d'avoir peur.
- Me donneras-tu ce que je vais te demander ?
- Oui reedit-elle. Mais ses dents se mirent à claquer.
- Bien, fit le nain, je vais alors emmener ton bébé.
- Oh non pas ça ! ! ! gémit-elle. Non ! je t'en supplie ! !
- Pourtant tu as juré !
- Je ne pouvais croire que tu me demanderais mon enfant.
J'aurais mieux aimé finir ma vie dans un cachot.
- Ce que je fais, je peux le défaire, s'exclama le lutin menaçant.

Mathurine, le supplia, l'implora tellement, qu'il parut avoir pitié d'elle.

- Ecoute, décida-t-il, je veux te laisser une chance. Je reviendrai encore deux nuits, à la même heure. Vers minuit, si tu as découvert comment je m'appelle, tu garderas ton fils.

Mais si la troisième nuit tu n'as pas trouvé mon nom, alors j'emporterai l'enfant.

- Oh que tu es bon petit homme, dit Mathurine, qui crut que ce n'était pas difficile du tout. Merci de tout coeur ! !

- Ne me remercie pas avant d'avoir découvert mon nom, dit le farfadet avec un sourire ironique. Il disparut.

.../...

Toute la journée Mathurine pensa à des noms et lorsque le lutin revint cette nuit-là, la jeune femme commença aussitôt :

- *Tu t'appelles Olivier.*

- *Non.*

- *Alors Rigault.*

- *Non !*

Elle eut beau passer en revue successivement tous les prénoms du calendrier, elle n'avait pas encore deviné lorsque l'instant du départ arriva. Le farfadet lui dit :

- *Aurevoir Mathurine, tu as encore une chance demain !*

Toute la journée du lendemain Mathurine eut la fièvre. Elle entendait sans cesse la menace du lutin.

- *Plus que demain.....*

Et son rire glaçant semblait encore résonner dans sa tête.

Au fur et à mesure que l'heure s'avancait, la belle ne pouvait plus rester en place et lorsque le crépuscule tomba, incapable d'attendre l'heure où on lui ravirait son bébé chéri, elle sortit en cachette du château, s'enfonça dans la forêt au pied des remparts.

Elle erra un long moment, distinguant à peine les arbres, se déchirant aux fourrés, si éperdue d'angoisse qu'elle ne sentait même pas les écorchures des épines.

Elle crut voir une lueur et s'en approcha sans faire de bruit. Elle arriva au bord d'une clairière toute éclairée d'un grand feu de branchages.

Tout autour, dansait le petit homme brun.

Il chantait en gambadant - et voici ce que Mathurine comprit :

- *Je suis bien content et je ris et je danse.*

Car le bébé du seigneur et de Mathurine,

Bientôt sera à moi,

Bientôt sera à moi. ^...

Car jamais Mathurine ne saura...

Que je m'appelle "Célestin le Revenant".

Mathurine faillit crier. Elle se répéta plusieurs fois le nom étrange pour être sûre de ne pas l'oublier. Elle courut vers le château si vite qu'elle faillit trébucher, car sa faiblesse et son émotion étaient grandes.

elle venait de se coucher, lorsque le farfadet apparut :

- *As-tu trouvé ? demanda-t-il d'un ton moqueur.*

Mathurine voulut le taquiner un peu, et elle énuméra à nouveau des noms :
" Pavot... Girofle... Colichemarde...."

.../...

Il souriait, sarcastique, lorsqu'elle asséna :

- *Lutin mon ami, je ne veux pas m'amuser plus longtemps. Ton nom je le connais, tu t'appelles : "Célestin le revenant."*

Alors le petit homme poussa un cri terrible et déchirant et disparut à jamais.

Mathurine prit son bébé dans ses bras, le berça longuement, tout en pleurant de soulagement.

Après cette aventure, elle vécut très heureuse, et eut encore bien d'autres enfants.

Quand ils furent assez grands, leur père ne manqua pas de leur raconter comment leur mère avait été avant son mariage la plus habile, la plus active de toutes les filles du royaume. Il ajoutait :

- *Mes enfants, prenez toujours exemple sur votre mère.*

Et il ne se demanda jamais pourquoi Mathurine rougissait invariablement.

- M E R L I N -

Je suis MERLIN...

L'Ame de la légende qui vit en Brocéliande
Mes chênes centenaires ont mes mêmes racines
L'or mythologique se glisse dans la lande
Entr'ajoncs et genêts comme les blanches Hermines

Je suis Merlin...

Prisonnier de Viviane en son Val sans retour
J'use l'éternité à cultiver l'amour
La harpe et l'olifant, du château de Compère
Promenant ma complainte à travers la
bruyère.

Je suis MERLIN ...

Le Faune vagabond des forêts de l'Arvor ;
Reveillé à l'automne par la plainte du cor
J'accompagne le cerf dans sa course aux abois
Et j'entraîne aux enfers la meute des danois.

Je suis MERLIN ...

Sur le granit rose à la couleur de peau
Je grave mon passage à coup de vent et d'eau
Sur le granit bleu teinté d'éternité
Je sacrifie mon mythe à l'immortalité.

Je suis MERLIN

L'étang dans mon domaine à forme de ciboir ;
Quand le soleil atteint sa descente de nuit
le Saint Graal apparaît au fond du lac noir
Tout autour la nature se prosterne sans bruit.

JANVIER 1974 - (Roger HALIQUE)